



Historique d'un chef-d'œuvre, ambassadeur de l'art ni-vanuatu en France

Christian Coiffier et Kirk Huffman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6471>
DOI : 10.4000/jso.6471
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011
Pagination : 367-384
ISBN : 978-2-85430-031-4
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Christian Coiffier et Kirk Huffman, « Historique d'un chef-d'œuvre, ambassadeur de l'art ni-vanuatu en France », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 133 | 2e semestre 2011, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 18 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6471> ; DOI : 10.4000/jso.6471

Ce document a été généré automatiquement le 18 avril 2019.

© Tous droits réservés

Historique d'un chef-d'œuvre, ambassadeur de l'art ni-vanuatu en France

Christian Coiffier et Kirk Huffman

- 1 Une sculpture anthropomorphe en bois fait depuis plusieurs années l'admiration des visiteurs du musée du Louvre. Voici plus d'un siècle, elle se dressait dans un petit hameau de l'île de Malo aux Nouvelles-Hébrides (l'actuel Vanuatu) où elle était honorée et vénérée. Les vicissitudes de l'histoire coloniale et la compétition entre les missionnaires ont changé radicalement la destinée de cette sculpture. Ses origines demeurèrent longtemps ignorées après son transport en France en 1935 par l'intermédiaire des membres de l'expédition de *La Korrigane*¹. Les descendants des populations qui l'avaient respectée et adulée ne l'ont pas oubliée aujourd'hui, comme ont pu le constater les deux auteurs de cet article lors d'un séjour dans l'île de Malo en juin 2008 (photo 1).
- 2 De nombreuses zones d'ombres demeurent encore au sujet de l'histoire de l'acquisition de cette grande sculpture, couramment dénommée « l'homme bleu », offerte pour le nouveau musée de l'Homme aux membres de l'expédition française de *La Korrigane* par un généreux donateur des Nouvelles-Hébrides.
- 3 Nous connaissons ainsi pas moins de trois versions différentes du récit de son enlèvement de son lieu d'érection. En 1975, sa provenance même n'était pas connue avec certitude. Jean Guiart avait d'abord mis en doute son lieu d'origine inscrit sur la fiche d'inventaire (1949 : 61) avant d'envisager l'île de Malo comme provenance (1963 : 449, 1965 : 20). La seule documentation dont on disposait à cette époque était donc les informations parcellaires et ambiguës rapportées par les membres de l'expédition de *La Korrigane*. Cet article essaie de retracer l'histoire de cette sculpture depuis sa réalisation jusqu'à son arrivée en France, tandis qu'un autre article présentera ultérieurement une analyse esthétique de l'œuvre et une réflexion sur son nouveau statut au musée du Louvre comme au Vanuatu.

Photo 1. – Worahese, du village d'Attaripoy, un des descendants du dernier propriétaire de la sculpture



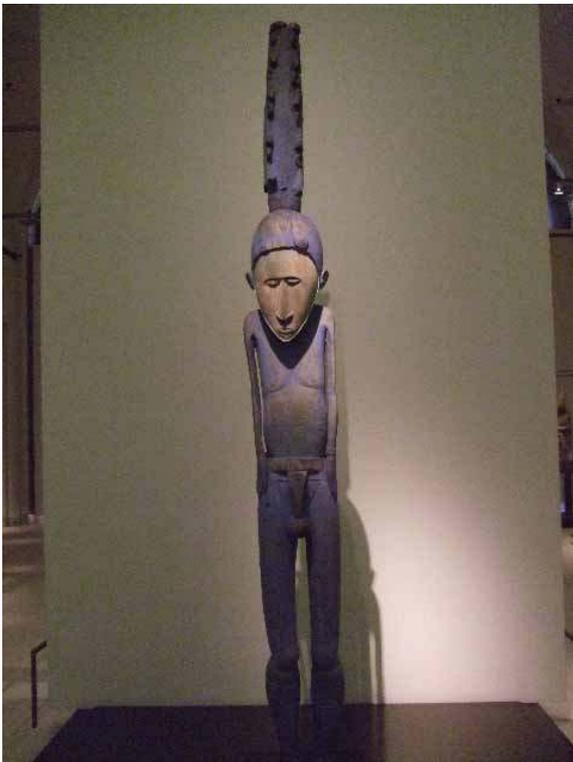
(© C.Coiffier)

Une sculpture particulière et unique en son genre

- 4 La sculpture *trrou kōrrou* ou *turu kuru*² représente un personnage masculin portant les attributs d'un homme de l'île de Vao associés aux décorations d'un homme de haut rang de l'île de Malo (photo 2). Si l'étui pénien *nambas* (*navu*) maintenu par une ceinture d'écorce (*tuvé nélé*) correspond au code vestimentaire du nord-est de Malakula, le port de bracelets en coquillages *djom* sculptés sur le poignet gauche et le coquillage (*matanagai*) représenté sur le côté de la coiffure étaient réservés, à Malo, aux hommes de haut rang. Ces derniers étaient vêtus pour leur part d'un pagne de vannerie suspendu à leur ceinture. Les mâchoires de porcs à dents recourbées (*nié nambo*), sculptées sur la partie supérieure de la sculpture et constituant une sorte de cimier de quatre-vingt centimètres au-dessus de la tête témoignent des nombreux cochons sacrifiés pour l'érection de cette sculpture. Nous verrons que ces diverses particularités ne sont pas en contradiction avec l'érection de cette sculpture dans le cadre de la hiérarchie des grades de la société du sud-est de Malo. Cette sculpture aurait ainsi constitué un élément médiateur entre les communautés émigrées du nord-est de Malakula et leurs hôtes du sud-est de Malo. Selon les propos du chef Mataloué (Charpentier, 1978 : 2) l'aspect du visage et la stature de la sculpture *turu kuru* imposait le respect tant aux habitants de Malo qu'aux visiteurs venant de Malakula (photo 3). Il aurait été impossible de passer devant elle la tête haute et animé de mauvaises intentions. Tout homme de Malakula qui l'apercevait devait baisser les yeux et abandonner toute intention malveillante. Son visage inhabituel allongé, à la fois pensif et réfléchi, de même que sa hauteur de trois

mètres aurait donc eu un rôle d'intimidation. L'expression *туру kuru*, signifie dans la langue du sud-est de Malo : « celui qui est dressé devant vous, qui vous regarde ». Selon des informations recueillies par Jean-Christophe Galipaud, l'expression *туру kuro* était également utilisée pour désigner une pierre éternelle placée devant un certain type de maisons des hommes (*rombö*) ou une sculpture placée à demeure sur un site. Les témoignages enregistrés par Jacqueline et Jean-Marie Vasseur précisent cette étymologie : « se trouver là comme un mort, comme un arbre mort qui n'a plus d'usage ». Le terme *туру kuru* indiquerait donc la présence de « quelqu'un qui est dressé et n'a plus rien à faire ». Ce terme n'est pas le nom donné à cette sculpture à l'origine car, en Mélanésie, les changements de statut d'une personne ou d'un objet impliquent fréquemment une nouvelle dénomination. Il est possible que le nom *туру kuru* ait été attribué à cette sculpture lorsqu'elle a perdu sa fonction. Ainsi, selon une information personnelle de J. C. Galipaud, certains habitants de Malo désignent maintenant la sculpture du nom d'*Atur kuru* « celui qui n'est plus à sa place » puisqu'elle se trouve maintenant au Louvre. L'originalité de la sculpture *туру kuru* est le résultat d'une situation géographique et historique très particulière que nous allons présenter précisément.

Photo 2. – Sculpture *туру kuru* au Louvre, collection du MQB n° 71.1938.42.8



(© Terii Seaman)

Photo 3. – Visage de la sculpture *туру kuru* au Louvre, collection du MQB n° 71.1938.42.8

(© Terii Seaman)

Échanges triangulaires interinsulaire

- 5 Au milieu du XIX^e siècle et depuis bien longtemps, la zone maritime située au nord de la république du Vanuatu, entre les îles d'Ambae³, Maewo, Pentecôte, Ambrym, Malakula avec ses îlots de Vao, Atchin, Wala, Rano et Uripip, Santo avec les îles de Tutuba, Aore et Malo, représentait une sorte de petite mer Méditerranée (carte 1). Les réseaux commerciaux entre ces diverses îles étaient nombreux et variés avant les premiers contacts avec les Européens, d'autant plus que les distances à parcourir en pirogues n'étaient pas très grandes (Huffman, 1996 : 192). La majorité de ces îles se trouvent, en effet, visibles les unes des autres par beau temps. Les échanges de femmes lors des mariages facilitaient l'implantation de certains lignages au sein de communautés de langue et de culture différentes, et plusieurs d'entre eux contrôlaient les routes commerciales. Il existait des interdits de mariage avec les femmes d'Ambae, Pentecôte et Malo. Cependant certaines alliances eurent quand même lieu quoique celles-ci furent toujours entourées de difficultés et à l'origine de mythes fantastiques (Rallu, 1985 : 200). Par sa position géographique centrale, l'île de Malo servait donc nécessairement de relais entre les grandes îles de Malakula et de Santo et le sud d'Ambae, pour les échanges de cochons contre des matières colorantes (*ni*) destinées à la teinture rouge des nattes (Huffman, 1996 : 216). Malo était surtout connu comme un centre de production de cochons hermaphrodites (*narave*) aux dents recourbées suite à l'intervention humaine (Huffman, 2005) et comme un centre de fabrication de colliers de coquillages (*jom*) qui servaient de monnaie.

- 6 L'île de Malo est située dans la province de Sanma au sud de l'île d'Aoré séparée de la grande île de Santo par le canal du Segond (carte 2). Les villages de l'île de Malo construits selon un plan plus ou moins circulaire possédaient chacun une ou plusieurs maisons des hommes *rombö* (Speiser, 1990 : 104 & fig. 10-3, Coiffier, 1988 : 44-47). La communauté masculine était divisée selon un système de dix-sept grades hiérarchisés appelé *sumbe* en langue *tinjivo* et *sumbwea* en langue *auta*. Des insignes particuliers (peintures faciales, bijoux de dents et de coquillages, ornements végétaux, monolithes) correspondaient à chacun des échelons de cette hiérarchie qui représentait la route menant chaque individu vers plus de prestige et d'influence dans leur communauté (Huffman, 1997 a et b). Les hommes qui désiraient accéder aux plus hauts grades devaient organiser de grands festins pour leur communauté et pour les groupes alliés. Pour cela, ils devaient sacrifier le plus grand nombre possible de cochons hermaphrodites *narave* qui avaient plus de valeur que les cochons mâles castrés *maranda*. Ces cochons pouvaient également être offerts vivants. Après ce rituel, ces hommes étaient considérés comme des ancêtres car ils s'assuraient après leur mort un rang honorable dans l'univers des esprits ancestraux (Huffman, 1997 : 216). Dans différentes régions de Malo, il leur était également indispensable de faire secrètement des prières et des offrandes de nourritures à une divinité nommée Toho Taitai pour obtenir ses faveurs concernant la fertilité des cochons. Des sacrifices étaient pratiqués sur des pierres enterrées dans les *rombö* (Paterson, 1904 : 27, cité par Layard, 1942 : 207 et par Speiser, 1990 : 321).
- 7 Le sud-est de l'île de Malo était un lieu d'escale pour les hommes des îlots du nord-est de Malakula qui entretenaient des relations d'échange régulières avec le village de Lolokaro dans le sud-ouest d'Ambae. Chacun y avait son lieu particulier d'escale et celui de Vao s'appelait Natarimboë (Huffman, 1996 : 202). Tous les trois ou quatre ans, les jeunes hommes initiés de l'île de Vao s'aventuraient en pirogue jusqu'à l'île d'Ambae dont le volcan était considéré comme une demeure de la divinité de la lumière Tagaro. Des offrandes, cochons, légumes et fruits de toutes sortes étaient jetés dans le cratère du volcan. Les gens faisaient des vœux qu'ils adressaient à la divinité. Ils accomplissaient pour clôturer leur période initiatique une sorte de pèlerinage dont ils rapportaient des cochons et des nattes rouges, couleur du soleil (Harrisson, 1937 : 49-50 ; Van den Broek, 1939 : 112 ; Layard, 1942 : 522-528 ; 1951 : 331-356 ; Speiser, 1951 : 331-356 ; Huffman, 1996 : 202).

Carte 1. – Nord de Malakula et sud de Santo, extrait de la carte de l'archipel des Nouvelles-Hébrides

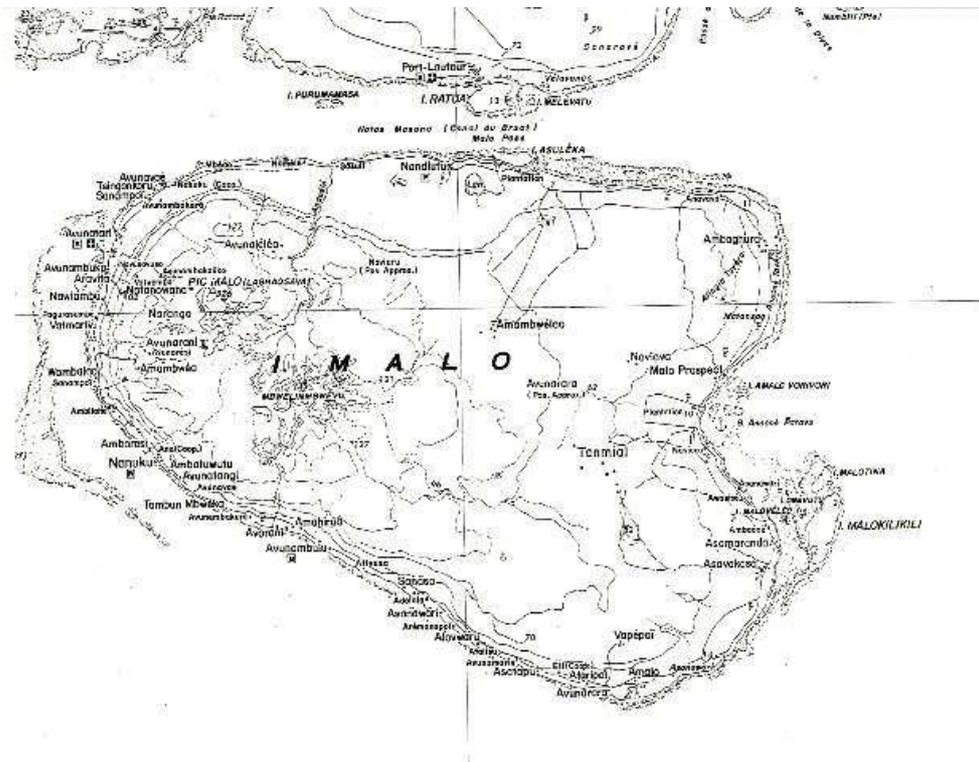


(© IGN- Paris 1976, autorisation n°80-1151)

- 8 L'île de Malo aurait été, jadis, peuplée de plusieurs milliers d'habitants, comme le prouvent les murets de pierres d'anciens enclos familiaux, la grandeur des anciennes places de danse et les nombreuses plates-formes de corail pour les sacrifices de cochons retrouvés par les archéologues. Mais à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, tous les villages se dépeuplèrent très rapidement. Il est probable qu'une des principales raisons de cette baisse démographique fut la pratique de l'exportation de main-d'œuvre (*blackbirding*) et ses conséquences. Des maladies infectieuses rapportées en 1897 par des hommes partis quelques années auparavant travailler dans les plantations du Queensland en Australie, de Nouvelle-Calédonie et même de Fidji, provoquèrent de terribles épidémies qui décimèrent aussi la population des deux îles voisines de Tutuba et Aoré (MacClancy, 2002 : 92-93). La distribution par les Blancs d'alcool frelaté et d'absinthe termina d'achever les derniers survivants. Au début du XX^e siècle, l'acquisition d'armes à feu par les hommes des villages du nord-est de Malakula lors d'échanges avec des aventuriers européens exacerba les guerres locales et provoqua un afflux de réfugiés qui suivirent les chemins coutumiers de leurs réseaux d'échange traditionnels. Pourtant, sous le régime du Condominium, la vente d'alcool et d'armes à feu était interdite aux Néo-Hébridais, mais seuls les Britanniques tentèrent sérieusement de faire respecter cette réglementation par leurs ressortissants. Les missionnaires presbytériens essayèrent de s'opposer en vain au recrutement des habitants de Malo pour la Nouvelle-Calédonie en affirmant que les recruteurs français offraient en prime de l'alcool et des fusils (Shineberg, 2003 : 120). Profitant de cette dépopulation, la Société française des Nouvelles-Hébrides (sfnh) acheta de nombreux hectares de terres laissées vacantes dans les îles d'Aoré et de Malo. Elle les revendit par lots à des colons qui y installèrent de grandes plantations (MacClancy, 2002 :

75-85). Ces colons importèrent de la main-d'œuvre en provenance des îles de Malakula et d'Ambrym et leur descendance fit souche dans la région. Diverses familles originaires de la côte nord-est de Malakula (et particulièrement de l'îlot de Vao) vinrent s'établir également dans des zones laissées inoccupées du sud-est de l'île de Malo pour fuir les guerres tribales attisées par les ventes d'armes, ce qui repeupla un peu cette partie de l'île. Ainsi, la population se trouva presque totalement renouvelée sous la domination des nouveaux planteurs. La création de la sculpture *туру кuru* est le produit de ce contexte très particulier. Nous présenterons les premières recherches qui furent tentées à son sujet pour essayer ensuite de retracer son histoire.

Carte 2. – Extrait de la carte de l'île de Malo au 1/100 000^e



(© IGN-Paris 1968, autorisation n°80-1151)

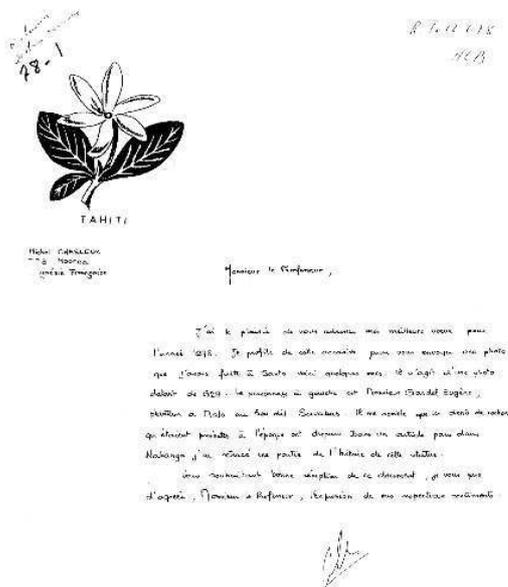
Enquête sur la provenance de la sculpture *туру кuru*

- 9 En 1976, la sculpture *туру кuru* fut présentée à l'exposition « La France aux quatre coins du monde » au Palais des Congrès et Jean Guiart en envoya aux Nouvelles-Hébrides une photographie qui circula localement. Des planteurs de Malo, les Kaddour-Gardel, reconnurent la sculpture qui se dressait jadis dans leur plantation familiale. Au cours d'un voyage en France en janvier 1978, leurs amis, monsieur et madame Pierre Charpentier, planteurs dans l'île d'Aoré, se rendirent au musée de l'Homme pour y voir la sculpture et promirent au conservateur en charge des collections océaniques d'effectuer des recherches à son sujet. Peu de temps après, Jean Guiart reçut une lettre de vœux de Michel Charleux (lettre n°78-1, non datée mais reçue le 12/01/78, archives du MNHN), instituteur à Mooréa et ami des Charpentier (doc.1). Cette lettre contenait une copie, faite dans un album de famille appartenant à madame veuve Gardel, d'une photographie prise

en 1929 et représentant l'époux de celle-ci, Eugène Gardel, debout à côté de la sculpture de l'homme bleu⁴, un jeune enfant néo-hébridais de six ou sept ans dans les bras (Coiffier, 2001 : 49). Dans un second courrier (du 20 février 1978 à M.-C. Bataille, archives du MNHN) accompagné de quatre photographies d'une sépulture, identifiée comme celle d'un certain Kana Supé, Michel Charleux transmettait des informations provenant de la veuve d'Eugène Gardel tout en concluant que ce matériel devrait être vérifié ultérieurement. Il ajoutait que ces informations venaient d'être publiées avec la photo de la sculpture dans le journal *Nabanga* aux Nouvelles-Hébrides (Charleux, 1977 : 17). Les Charpentier firent une enquête en interrogeant également madame Gardel, ainsi que ses proches voisins, les deux frères Marcel et Jean Jacquier, fils d'une famille installée à Santo depuis 1900 et le vieux chef Mataloué du village d'Abakourah dans le nord-est de l'île de Malo. Ils consignèrent scrupuleusement l'ensemble des informations recueillies dans un rapport de quatre pages qu'ils envoyèrent au musée de l'Homme (lettre du 4 mai 1978 à M.-C. Bataille, archives du MNHN). Marie-Claire Bataille, assistante au département Océanie, leur répondit pour les remercier :

« Vos commentaires et renseignements sur "l'homme bleu" sont bien intéressants – nous les conservons dans notre dossier concernant cette pièce au cas où, un jour, il y aurait suffisamment d'informations pour en faire une publication. » (Lettre n°580, du 12 juillet 1978, archives du MNHN)

Document 1. – Lettre de Michel Charleux au professeur Jean Guiart



(© Paris, Bibliothèque centrale du MNHN, archives du musée de l'Homme)

- 10 Il fallut ensuite attendre la fin du siècle pour que de nouvelles investigations soient réalisées au sujet de cette sculpture. En 1997, l'archéologue Jean-Christophe Galipaud, chargé par le Centre culturel de Port-Vila d'effectuer un inventaire des sites historiques et culturels du Vanuatu, recueillit quelques informations sur l'emplacement où se

dressait la sculpture, données qui confirmèrent les études précédentes. En 2000, l'ensemble des informations accessibles à cette époque permit de réaliser une notice pour accompagner la présentation de la sculpture dans le nouvel espace aménagé dans le Palais des Sessions du musée du Louvre et pour le catalogue (Coiffier, 2000 : 274-278). Lors de la préparation de l'exposition sur le voyage de *La Korrigane* au musée de l'Homme en 2001, de nouveaux documents et informations furent retrouvés dans les archives de cette institution ainsi que dans les agendas et les courriers prêtés aimablement par les descendants des membres de l'expédition.

- 11 La même année, Jacqueline Vasseur, dont la sœur défunte avait été mariée à un membre de la famille du dernier propriétaire ni-vanuatu de la sculpture, réalisa avec son époux un film vidéo sur des témoignages recueillis auprès de personnes âgées du village d'Attaripoy, situé à quelques kilomètres de l'ancien lieu d'érection de l'œuvre dans l'île de Malo. Le couple fit l'aimable démarche de venir remettre une copie de la cassette vidéo ainsi qu'un compte-rendu écrit des informations qu'ils avaient récoltées (cf. dossier d'œuvre n° 71.1938.42.8, archives du MQB), à Christiane Naffah, responsable du chantier des collections du musée du quai Branly dans son bureau situé au Palais des Sessions du musée du Louvre. En 2008, une mission à Malo et à Vao permit aux auteurs de cet article de faire le point sur l'ensemble des données disponibles et de recueillir sur le terrain des informations complémentaires auprès des descendants de diverses personnes associées à cette histoire.

Une sculpture protectrice des échanges de cochons ?

- 12 Lors de leur mission au Vanuatu, les auteurs de cet article ont recueilli des informations primordiales pour comprendre l'importance socio-historique de cette sculpture. Vers les années 1850, un homme de Vao, grand-père d'un certain Melte Lemb émigré et marié à Malo, aurait été le premier à ouvrir une route d'échange de cochons entre l'île de Vao et le sud-est de l'île de Malo en un lieu nommé Asavakasa (ou Savakas)⁵ proche du village d'Asamaranda⁶ (ou Samarandas). Cet homme appartenait au clan Nalu de la place de danse Pete-Hul à Vao (Layard, 1942 : 33, 67-69). Le village d'Asavakasa aurait été, à cette époque, l'un des plus importants de la région est de Malo. Selon Vianey Atpatoun, originaire de l'île de Vao, l'étymologie du nom Asavakasa a une signification qui apporte un éclairage nouveau sur une des fonctions de la sculpture bleue nommée *туру кuru*. En effet, dans la langue de Vao, le terme *havas* signifie « passage pour les grandes pirogues » et le terme *kah* « ouvert à tout le monde » ou « public ». Le mot *havakah*, transformé en Asavakasa par les gens de Malo, aurait, selon cette étymologie, désigné un passage ouvert à tous, comme un débarcadère ou un quai pour les grandes pirogues de commerce en provenance de Vao. Le village d'Asavakasa se trouvait dans un endroit très particulier : à l'entrée d'un petit chenal protégé de la houle entre l'îlot Malokilikili et l'île de Malo. Au début du XX^e siècle, cet endroit était peuplé par de nombreuses familles originaires de Vao qui avaient occupé des terrains devenus vacants en raison des épidémies (cf. supra).
- 13 À la fin du XIX^e siècle, ou au tout début du siècle suivant, le chef du village d'Asavakasa, nommé Kana ou Akana, aurait élargi son réseau de relations d'échange jusqu'au sud-est de l'île d'Ambae. Les contacts auraient été facilités car la langue du sud-est de l'île d'Ambae était très proche, voire la même que celle du sud-est de l'île de Malo. Il appartenait probablement à la famille de Melte Lemb⁷ et aurait eu ainsi des liens familiaux tant avec Malo qu'avec Vao. Selon des informateurs du nord-est de Malakula, ce

serait un certain Na-klan de l'île de Vao qui aurait initié jadis les divers échanges avec Melte Lemb. Selon certaines informations (Charpentier, 1978), le chef Kana aurait décidé de fêter son accession au plus haut grade de la hiérarchie locale en érigeant une sculpture pour affirmer son appartenance pluriethnique. Celle-ci devait célébrer la route des échanges triangulaires de cochons créée par son ancêtre entre les gens du sud-est de Malo, ceux d'Ambae et ceux de l'île de Vao tout en honorant, Toho Taitai, Tagaro et Tahar, soit la même entité ». Il n'était pas dans la tradition de Malo d'élever des sculptures anthropomorphes de bois pour les cérémonies de grade. Le *copyright* de ce type de monument appartenait vraisemblablement aux hommes de Vao (Layard, 1942 : 278)⁸. Kana se serait donc adressé à un sculpteur du lignage de Tilena dans l'île de Vao. Des informateurs locaux nous indiquèrent que Tilena devait être un certain Meltek Tilé⁹ de la place de danse Venu Elamp. Cette place fait partie de la moitié inférieure Bweter-Ihi de l'île de Vao (Layard, 1942 : 33, 58). L'œuvre aurait été réalisée dans la brousse face à Vao. Selon la légende, une fois achevée, elle se serait déplacée d'elle-même vers son lieu d'érection à Malo. Il est plus vraisemblable de penser qu'elle a été transportée vers Asavakasa dans une grande pirogue.

- ¹⁴ Le chef Takao de l'île d'Aoré nous a confié, en 2008, que son père, Mwélé, au début du xx^e siècle, aurait été présent à l'une des grandes cérémonies *namanguiki* eut lieu face à la sculpture érigée devant le *rombö* de Kana. Mwélé venait d'être circoncis et avait donc le droit de participer avec les autres hommes initiés aux danses célébrant la prise de grade du chef Kana. De nombreux hommes de Vao étaient présents avec des fusils de traite. Il est probable qu'il s'agissait d'une des cérémonies de la prise de grade ayant donné lieu à l'érection de la sculpture *туру kuru*. Selon Jean Guiart (1958 : 165), plusieurs cérémonies de sacrifice de cochons pouvaient être nécessaires dans cette région pour accéder au plus haut de la hiérarchie. Les hommes des grades les plus élevés comme Kana dégageaient trop de pouvoir spirituel, ils se devaient donc de vivre à l'écart de leur communauté, seul dans leur *römbo*, où il avait un foyer particulier (*buru*) pour cuire leur nourriture (Huffman, 1997a : 217). Toujours est-il que Kana aurait acquis le droit d'accoler à son nom la marque de son nouveau grade et il devint Kana supé. Le terme *supé* (ou *subé*, *sumbe*, *sumbwea* selon les divers dialectes et langues locaux) est proche de celui de *sukwé* qui désigne la hiérarchie de grades dans les îles de l'extrême nord du Vanuatu. Cette cérémonie devait consacrer la maîtrise de l'esprit *tanume* du chef Kana en incorporant dans la sculpture sa propre force vitale *sunahi* pour lui assurer après sa mort un rang honorable dans le monde des esprits ancestraux (Huffman, 1997 : 216). La sculpture fut placée devant l'entrée du *rombö* de Kana supé, face à une table en blocs de corail (*nawot*) pour sacrifier les cochons et près de la pierre d'où parlent les *big-men* « celle qui fait le grade et pas le chef » (Vasseur, 2001)¹⁰. Selon un informateur des Vasseur (2001 : 1), un certain Worahese (photo 1), ce serait le grand-père de ce dernier, nommé Sikeala Worahese, frère ou demi-frère de Kana, qui aurait lui-même fabriqué ou commandité la sculpture à Malo. Il en résulte que deux versions concernant l'origine des commanditaires de cette sculpture existent et qu'il est impossible de savoir laquelle des deux est la plus vraisemblable.

Transformation du regard porté sur la sculpture suite à la christianisation

- 15 C'est dans les dernières années du XIX^e siècle qu'arrivèrent dans ces îles des missionnaires zélés qui commencèrent l'évangélisation de la population en essayant d'éradiquer les croyances locales. Les prêtres catholiques venaient dans leur grande majorité de France alors que les pasteurs protestants venaient d'Australie, d'Angleterre ou d'Ecosse. Les pères catholiques, des Maristes, s'installèrent dans l'île de Vao. Le père Jean-André Vidil essaya de jouer de son influence pour faire cesser les guerres sanglantes entre les gens de Vao et leurs voisins, mais il mourut en 1898 d'un empoisonnement alimentaire après avoir passé huit années dans l'île sans réussir à convertir qui que ce soit. Il disait :
- « Mes Vao ne rêvent que de porcs et sont constamment à courir pour s'en procurer. »(O'Reilly, 1957 : 228)
- 16 Le père Antoine Tayac lui succéda sans plus de succès pour les conversions (O'Reilly, 1957 : 221). De leur côté, les presbytériens arrivèrent à Malo vers 1885. Le révérend David Livingstone Paterson¹¹ et son épouse Jeanie remplacèrent le révérend J.D. Landels pour s'installer en avril 1902 à Avunatare dans la région ouest de l'île où s'étaient faites les premières conversions. Mais ils trouvèrent la langue trop difficile à apprendre. Deux années plus tard, en juin 1904, ils se déplacèrent vers le sud-ouest de l'île pour aller résider dans une petite maison construite en 1887 par le révérend Landels près du village d'Asavacasa car certains de ses habitants avaient commencé à s'intéresser à leur religion (Miller, 1990 : 41-69). En 1906, le condominium franco-britannique fut créé puis confirmé par un protocole entre les Français et les Britanniques. La concurrence entre les prêtres catholiques français et les pasteurs protestants britanniques pour conquérir des âmes ne fit que s'exacerber.

Photo 4. – Photo de la sculpture *туру kuru* devant le *rombö* de Kana Supé dans les années 1915

(cliché Paterson, © Centre culturel de Vanuatu)

- 17 Le révérend Paterson avait un certain intérêt pour les cultures locales (Miller, 1990 : 69). Il se déplaçait à cheval d'un village à l'autre et réalisa diverses photographies de maisons des hommes *rombö* qu'il décrit comme de longs auvents de dix à plus de trente mètres de longueur ouverts à leurs deux extrémités, sous lesquels se trouvaient les divers foyers des hommes gradés (Miller, 1990 : 69). L'une de ses photographies, prise dans les années 1915 (photo 4), témoigne de la présence de la sculpture *туру kuru* devant le *rombö* du village d'Asavakasa. On la distingue nettement fixée au poteau central situé sur le front de l'édifice couvert de tôles neuves. Les toitures locales, à cette époque, étaient recouvertes habituellement de folioles de palmier sagoutier *natangora* (*Metroxylon salomonensis*). Il est donc possible que l'ancien chaume ait été entièrement détruit par le cyclone du début de l'année 1912. Le révérend Paterson aurait alors proposé de remplacer celui-ci en offrant à Kana supé quelques tôles importées alors pour les besoins de la reconstruction de la mission d'Avunatare, de généreux donateurs ayant fourni des fonds substantiels (Miller, 1990 : 73). Sur la photo, les pierres pour les sacrifices de cochons sont visibles devant la sculpture et sur les côtés s'élèvent des *namele* (*Cycas sp.*) et des *nagria* (*Cordyline sp.*), deux végétaux importants pour leurs relations avec les ancêtres. Les feuilles de cordyline suspendues sous le porche de l'édifice et les matériaux divers qui jonchent le sol semblent indiquer que la photo a été prise dans les jours qui ont suivi l'inauguration de la nouvelle toiture. Sur la droite de cette photo se trouve un homme de haut rang qui se présente les bras ballants à la manière de l'homme représenté par la sculpture *туру kuru*. Il ne peut s'agir que de Kana supé. Il porte de très nombreuses dents de cochons recourbées à ses poignets et des anneaux aux chevilles, marques d'un grade très élevé. Il est habillé à la façon des gens de Malo, c'est-à-dire avec un pagne en vannerie. Sur la gauche de la photo se trouve un autre homme plus jeune qui, selon sa propre famille, serait son frère ou demi-frère Sikeala Worahese. Ce

dernier est habillé d'un pagne en tissu européen. Kana Supé serait décédé quelques années après cette prise de vue et son corps fut inhumé à la manière chrétienne à l'entrée de son *rombō*, au pied de la sculpture *туру kuru*, sous un tas de blocs de corail et de morceaux de table de sacrifice à cochons, comme cela est visible sur les photos de M. Charleux prises dans les années 1970 (photo 5). La propriété de la sculpture aurait alors été transmise au fils aîné de Kana supé nommé Mole Hanghavulu (Molshanghavoulou selon Charpentier, 1978), puis pour une raison que l'on ne connaît pas, ce fut son demi-frère Sikeala Worahese qui en serait devenu le gardien (Charpentier, 1978 : 2).

Photo 5. – Sépulture de Kana Supé sur le site d'Asavakasa



(cliché M. Charleux, © Bibliothèque centrale MNHN, Paris 2011)

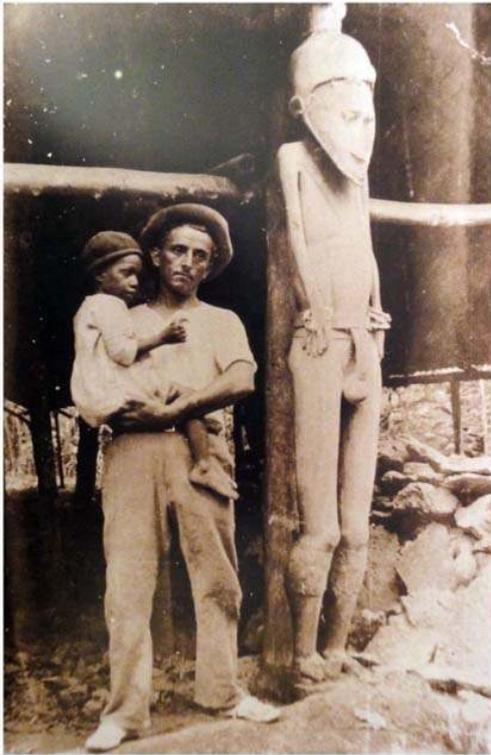
- 18 On peut imaginer comment le révérend Paterson, dans son zèle évangéliste, utilisa toute sa rhétorique pour transformer aux yeux de Sikeala Worahese la sculpture *туру kuru* en suppôt de Satan, ce qui fut facilité par le fait que celle-ci était censé provenir de l'île de Vao, fief d'une mission catholique. Cette sculpture ne pouvait qu'être maléfique et concurrente du dieu Chrétien qu'il essayait de promouvoir dans la région. Tant et si bien que vers 1920, Worahese décida de se convertir à la religion presbytérienne en rejoignant l'église du révérend Paterson. Une histoire raconte que le jour où il abandonna définitivement son feu sacré et son *rombō* pour aller vivre avec les nouveaux convertis, la grande pierre de sacrifice à cochon (*nawot*) qui se trouvait devant l'édifice se serait brisée mystérieusement en trois parties. Ce qui peut être constaté encore aujourd'hui sur le terrain. Le tremblement de terre de 1920 pourrait expliquer ce phénomène, mais les habitants d'Asavakasa n'ont conservé dans leur mémoire que le fait d'une intervention divine, soit de Toho Taitai qui aurait voulu punir Sikeala Worahese, soit du dieu chrétien qui aurait ainsi exprimé sa réprobation des anciennes coutumes. L'implantation des diverses idéologies chrétiennes dans la région n'a fait que compliquer les différents discours sur les significations et le rôle social que put jouer cette sculpture. Le révérend Paterson quitta définitivement Malo en 1925. Quelques années après, les habitants d'Asavakasa, effrayés par une rumeur selon laquelle certains auraient vu la sculpture déambuler d'elle-même, auraient pris la décision de s'en séparer rapidement. Les

nouveaux convertis au protestantisme auraient été alors très divisés au sujet de la conservation de cette sculpture et certains accusèrent celle-ci de ne pas les avoir protégés contre les épidémies qui firent de nombreux morts dans la région¹². Dans l'enregistrement réalisé par les Vasseur, Joël Uri-uri, dont la grand-mère paternelle fut une épouse de Sikeala Worahese, précise que la sculpture était devenue inutile après la conversion de cet homme et la mort de presque tout les anciens car il n'y avait plus personne pour célébrer les rituels qui lui étaient dévolus (Vasseur, 2001 : 3).

- 19 Selon les informations recueillies par les Charpentier, le chef Mataloué du village d'Abakourrah dans le nord-est de Malo se rappelait avoir toujours vu, depuis sa petite enfance, la sculpture *туру кuru* orner le *rombö* du village d'Asavakasa. Il se souvenait, d'autre part, avoir vu une autre statue d'homme en costume de Malo qui ornait le *rombö* de son propre village. Selon les mêmes sources, Marcel Jacquier évoque le souvenir d'une statue féminine en costume de Malo qui aurait orné les vestiges d'une maison d'un ancien village situé, à la fin du siècle dernier, sur l'emplacement de sa plantation, Ces deux statues, qui auraient été aussi anciennes que la précédente, mais sculptées dans un bois plus tendre, n'auraient pas résisté aux intempéries. Il apparaît que ces trois statues seraient les seules de ce style dont les habitants aient eu le souvenir dans toute l'île de Malo, au début du siècle. Il est probable que ces sculptures avaient été importées de différentes îles voisines par des communautés émigrées dans l'île au début du xx^e siècle.

Déplacement de la sculpture

- 20 Le jeune planteur Eugène Gardel et son épouse arrivèrent en 1922 à Avna Sao, un lieu dit voisin d'Asavakasa. Selon les informations de Marie-Claude Kaddour-Gardel, le couple fit la connaissance de Worahese et, à la mort de ce dernier, il acheta le terrain d'Asavakasa à sa fille¹³ tout en respectant le *rombö* avec la sépulture et la sculpture *turukuru* abandonnée. Les Gardel, comme la majorité des colons français, étaient catholiques, et ils s'installaient dans un fief presbytérien. Ne pouvant qu'entretenir de bonnes relations avec leurs voisins, ils acceptèrent que la bordure côtière de leur domaine demeure un lieu de débarquement pour les pirogues arrivant de Vao. À cette époque, la région d'Asavakasa était peuplée d'une majorité de gens originaires de Vao convertis au culte catholique pour certains ou au culte presbytérien pour d'autres. Eugène Gardel se fit prendre en photo, en 1929 (photo 6), devant l'édifice, à côté de la sculpture *туру кuru* et de la sépulture de Kana Supé, témoignant ainsi de son intérêt pour ce site. Mais l'on sait aussi que les Français catholiques se présentèrent souvent en protecteurs des adeptes de la coutume pour contrer la progression des presbytériens (Mc Clancy, 2002 : 97).

Photo 6. – Eugène Gardel et Sikoma posant à côté de la sculpture *туру kuru*

(cliché Famille Gardel, © Bibliothèque centrale MNHN, Paris 2011)

- 21 Selon les informations recueillies par Charpentier (1978), Vasseur (2001) et Galipaud, ce serait Jean Jacquier, surnommé Loli, l'un des propriétaires de la plantation voisine de celle des Gardel qui aurait acquis la sculpture en 1932 auprès d'un descendant du chef Worahese en l'échangeant contre quelques bâtons de tabac. Jacquier n'avait pas, selon son fils, surnommé Cape, d'intérêt particulier pour les arts des Nouvelles-Hébrides, mais il entretenait de bonnes relations avec la famille du chef. Plusieurs témoignages concordent sur le fait que la sculpture n'aurait pas été achetée contre de l'argent mais échangée de manière coutumière. Paul Jacquier, le neveu de Jean Jacquier, présente aujourd'hui une autre version des faits. La sculpture *туру kuru* aurait été jetée à la mer, comme d'autres, suite à un désaccord entre deux clans. C'était selon lui la façon traditionnelle de procéder pour détruire un maléfice. Jean Jacquier et son frère Marcel auraient alors demandé aux ayant droits de Worahese la permission d'aller repêcher la sculpture quelques mois après son immersion. Ils l'auraient tirée de l'eau et nettoyée avant de la badigeonner avec de la couleur bleue pour lui donner meilleure allure. Ils savaient bien qu'ils n'auraient guère de difficulté pour la revendre car à cette époque il y avait régulièrement des yachts américains qui passaient à la recherche d'oeuvres d'art locales. Finalement, ils auraient réussi à la vendre pour la somme de quarante dollars, assez importante à l'époque, à un certain G. Marinoni, alors que le cours du coprah était au plus bas¹⁴. Marinoni aurait été un *trader* d'origine italienne, stationné sur la côte ouest de Malakula à Tisbel et connu aux Nouvelles-Hébrides sous le nom de Mussolini. Il possédait une échoppe où il achetait aux gens des villages voisins tout ce qu'il pouvait au plus bas prix possible (Van den Broek, 1939 : 102-103). Il aurait reçu durant un temps très court la charge administrative de résident par intérim pour les îles du nord. Les membres

de l'expédition, les Korrigans¹⁵ le rencontrèrent¹⁶ lors de leur passage à Tisbel, sans savoir que celui-ci aurait eu la sculpture entre ses mains. Si Marinoni était un amateur d'objets indigènes, il ne put profiter longtemps de son achat, car se trouvant dans l'obligation de payer des dettes de jeux, ses biens auraient été saisis pour être vendus aux enchères publiques. C'est l'avocat maître Gomichon des Granges qui aurait eu la charge de liquider cette affaire et il en aurait profité pour racheter la collection d'objets indigènes de Marinoni dont la sculpture *туру kuru* qu'il aurait fait transporter à Port-Vila par un navire de la marine française (Vasseur, 2001 : 1).

Envoi de la sculpture en France par les membres de l'expédition de *La Korrigane*

- 22 C'est durant la crise économique mondiale que Gabriel Gomichon des Granges débarqua aux Nouvelles-Hébrides, le 28 mai 1930, pour s'y installer comme avocat auprès du tribunal français de Port-Vila. Trois années plus tard, suite à la faillite de la Société de Béchade, il put acquérir le domaine de Bellevue située sur les hauteurs de Port-Havannah et dominant la baie de Port-Vila (O'Reilly, 1972 : 88). Il y développa rapidement un élevage de bovins et commença également à collectionner des objets d'art local durant ses voyages à travers les îles. À cette époque les « totems » étaient à la mode en France et en Occident et de nombreux aventuriers sillonnaient les mers du Sud pour s'en procurer car leur commerce commençait à devenir lucratif. Maître Gomichon des Granges était un amateur d'art éclairé. Il était introduit dans le milieu artistique parisien et connaissait bien Georges Henri Rivière.
- 23 Paul Rivet et Georges Henri Rivière, les initiateurs du musée de l'Homme, adressèrent un courrier¹⁷ à l'avocat pour lui recommander vivement les membres de l'expédition de *La Korrigane* de passage dans la région. Il les accueillit donc avec bienveillance à Port-Vila dans sa maison de pierres de Bellevue¹⁸, le 23 mai 1935 et il leur fit don de huit pièces de sa collection, dont la sculpture *туру kuru*, destiné à compléter les collections du nouveau musée de l'Homme en gestation. Il est possible qu'il ait été encouragé à faire ce don par l'un de ses amis, le Résident, Gouverneur de France à Port-Vila (Charpentier, 1978). Mais Gomichon des Granges avait déjà fait profiter de ses libéralités le musée du Trocadéro et plusieurs autres musées comme ceux de Bâle, Berlin et Honolulu (O'Reilly, 1972 : 6)¹⁹. Ainsi le jour même, Charles van den Broek adressa une lettre à Georges-Henri Rivière²⁰ pour lui annoncer l'envoi par le vapeur des messageries maritimes *Commissaire-Ramel* d'un grand *tabu* provenant de l'île Aoba²¹. La réponse fut chaleureuse (doc. 2) :
- « Nous attendons avec sympathie et impatience le grand tabou provenant de l'île d'Aoba aux Nouvelle-Hébrides et nous écrirons à ce donateur dès l'arrivée de cet important objet. » (Lettre n° 1630 du 29 juillet 1935, envoyée en poste restante à Ambon aux îles Moluques, archives du MNHN)
- 24 Monique de Ganay rédigea les fiches de terrain de sept des objets donnés²², sous les numéros 353 à 358 et 364, ainsi qu'une fiche récapitulative mais, curieusement, le grand *tabu* (la sculpture *туру kuru*) n'y figurait pas et un seul de ces objets (un casse-tête *nal nal*, fiche n° 364) était signalé comme provenant de la collection Marinoni.

Document 2. – Lettre de G. H. Rivière à Charles van den Broek d'Obrenan



1830 29 juillet 1935

Cher Monsieur,

J'ai été très heureux d'avoir votre lettre du 23 mai qui m'apporte de vos bonnes nouvelles à tous; j'en avais eu à la vérité par Solange de Sateuil et les Jean Lebauty, mais il m'a été très agréable d'être informé directement de votre activité en faveur du Musée d'Ethnographie.

Nous attendons avec sympathie et impatience le grand tabou provenant de l'île Aoba aux Nelles Hébrides et nous espérons à ce donateur dès l'arrivée de cet important objet.

J'espère que vous avez pu rencontrer mon ami Chesnery en Nolle Quinée.

Comme je vous envoie, loin de ce monde agité et désagréable.

On démolit notre Musée, mais c'est un bien: notre surface passera de 4,500 à 13,000 mètres et nos installations seront infiniment plus imposantes et pratiques. Nous vous ferons une plus belle exposition!

Veuillez partager avec tous, mes amicaux souvenirs.

(Georges Henri Rivière)

M: le Comte Van den Broek d'Obrenan
Yacht "La Korrigane"
Poste restante
Aubert-Îles Moluques
Océanie

G.H.R.
M.L.V.

(© Paris, Bibliothèque centrale du MNHN, archives du musée de l'Homme)

- 25 Lors de la visite de l'île de Vao et de sa mission catholique, Monique de Ganay nota :
- « visite de quatre places, derrière très beaux tamtam, un *tabu* Gomichon des Granges. » (Le 9 juin 1935, sur l'agenda de Monique de Ganay, collection particulière de la famille de Ganay)
- 26 Elle indiquait vraisemblablement qu'elle avait vu une sculpture similaire à celle donnée par l'avocat quelques jours plutôt à Port-Vila. Cette information est confirmée de façon plus précise par Régine van den Broek qui évoque de son côté :
- « un *tabu* immense, maigre, les bras collés au corps, le sexe représenté, peint en bleu et noir est surmonté d'un bel d'oiseau peint également. » (Le 9 juin 1935 sur l'agenda de Régine van den Broek, collection particulière de la famille de Ganay)
- 27 Cette sculpture de grade est vraisemblablement celle photographiée l'année précédente au même endroit par Aubert de la Rüe²³ et, peut-être, celle rapportée en 1948 par Patrick O'Reilly (1949 : 192-194) pour le Musée de la France d'Outre-Mer²⁴.
- 28 *La Korriganemouilla* ensuite durant une dizaine de jours dans le canal du Segond au sud de l'île de Santo dans l'attente de l'arrivée du bateau *La Pérouse* sur lequel devait être embarquée une partie de leurs collections. À cette époque, ce bateau assurait la navette entre Nouméa et les Nouvelles-Hébrides. Les Korrigans profitèrent de leur séjour à Santo pour y rencontrer de nombreux planteurs, comme Tiby Hagen et Paul Mazoyer²⁵. C'est ainsi qu'au cours de leurs différentes rencontres à Malakula, Vao et Santo, les Korrigans obtinrent des informations contradictoires au sujet de la provenance de la grande sculpture bleu offerte par Gomichon des Granges. Ils auraient ainsi découvert que l'homme rencontré à Tisbel, Marinoni, en aurait été le possesseur.

- 29 Quelques jours plus tard, *La Korrigane*, qui avait quitté les Nouvelles-Hébrides, mouillait devant le village de Païou à Vanikoro, au sud de l'archipel de Santa-Cruz (Îles Salomon). Les Korrigans y rencontrèrent le *trader* Jones²⁶ qui connaissait très bien le marché des objets d'art locaux et le planteur Tiby Hagen. C'est peut-être Jones qui leur confirma l'information selon laquelle la sculpture bleue provenait de l'île de Malo et qu'elle était passée entre les mains de Marinoni. Ce qui expliquerait pourquoi Monique de Ganay s'empressa d'envoyer de Vanikoro un courrier à Georges Henri Rivière (lettre n°1736 du 27 juin 1935, archives du MNHN) pour lui annoncer l'envoi de nouvelles informations qui infirmaient celles de Gomichon des Granges transmises précédemment selon laquelle la sculpture venait de l'île d'Aoba (Ambae). Rivière répondit à Monique de Ganay (lettre du 2 août 1935, archives du MNHN) qu'il attendait avec joie la lettre détaillée qu'elle lui annonçait. Monique de Ganay adressa également le même jour²⁷ un courrier à G. Marinoni pour lui demander plus d'informations au sujet de la sculpture *туру кuru* qu'il avait eue entre les mains. Marinoni répondit de Nouméa (lettre n°429 du 18 août 1935 à Monique de Ganay, archives du MNHN). quelques semaines plus tard en prétendant avoir acheté lui-même cette sculpture à un chef de l'île de Malo. Il raconta comment il l'aurait négociée directement²⁸ au mois d'août 1932 à un certain Zingula, chef de la tribu Iraks. Il s'agirait, en fait, des Dirak ou Tiragh (ou Meur'riek en langue big-nambas du nord-ouest de Malakula), un groupe qui vivait autrefois dans l'intérieur de l'île de Malakula à l'est du territoire des Big-nambas, mais cette information paraît très peu vraisemblable.
- 30 Monique de Ganay réalisa de nouvelles fiches pour des objets donnés par maître des Granges au mois de mai, avec comme mention d'origine : collection Marinoni. Parmi ces pièces, se trouve la fiche portant le n°415, c'est-à-dire la sculpture *туру кuru*. Elle est annotée en haut « Trocadéro » avec la mention rayée : « à compléter avec la réponse lettre Mr Marinoni ». Monique de Ganay y confond l'île d'Aoba avec celle d'Aoré (cf. *supra* et note n°3), mais cette erreur est également commise par son beau-frère dans son ouvrage *Le voyage de La Korrigane* (Van den Broek, 1939 : 112). La numérotation des fiches de terrain des objets rapportés par l'expédition ne permet pas toujours de connaître l'ordre réel d'acquisition des œuvres car Monique de Ganay n'a pas enregistré avec suffisamment de rigueur, au jour le jour, les nouvelles pièces. Cependant, son agenda permet de faire un certain nombre de recoupements.
- 31 En 2008, Marie-Claude Kaddour-Gardel nous informa que, selon sa grand-mère, ce serait maître des Granges qui aurait fait enlever cette sculpture de son site d'origine alors que son grand-père se trouvait en tournée de recrutement de main-d'œuvre dans une autre île. Si cette information s'avérait exacte, il serait donc possible d'imaginer que G. Gomichon des Granges se serait servi d'intermédiaires comme G. Marinoni et Paul Mazoyer²⁹ pour se procurer la sculpture *туру кuru* (Huffman, 2009 : 272). Ce qui pourrait expliquer les nombreuses incohérences en ce qui concerne l'histoire de l'acquisition de cette œuvre. Maître des Granges aurait-il donc essayé sciemment de cacher sa véritable provenance lorsqu'il en fit don à l'expédition de *La Korrigane* où aurait-il innocemment transmis une fausse information donnée par G. Marinoni ? Ce dernier aurait-il alors essayé de cacher la véritable origine de la sculpture pour éviter les éventuelles réclamations de ses anciens propriétaires ou dépositaires ? La question se pose également de savoir pourquoi cette œuvre, contrairement à toutes les autres acquises par les membres de l'expédition de *La Korrigane*, fut embarquée et envoyée séparément et si rapidement vers Marseille via Nouméa ? Sur la liste des diverses caisses envoyées en France par les Korrigans³⁰, il n'existe qu'une seule caisse qui a été transportée de Port Vila

à Marseille en juin 1935 par le « *Commissaire Ramel* » et adressée, comme les autres, à l'adresse de la famille Van den Broek, 28 rue François 1^{er}. C'est cette caisse numérotée 20 qui, selon la liste ne contenait qu'un seul objet sans numéro de collecte et désigné comme « masque de danseur, Nouvelle Calédonie » !

La sculpture *turu kuru* au musée d'ethnographie du Trocadéro

- 32 Toujours est-il que la sculpture arriva en France où elle fut placée dans les collections du musée d'ethnographie du Trocadéro avant le retour de *La Korrigane* à Marseille. Paul Rivet et Georges-Henri Rivière adressèrent leur vive reconnaissance à maître Gomichon des Granges (lettre, référence 1940, du 14 septembre 1935, archives du MNHN) pour ce don enregistré sous le numéro provisoire 35.101 dans le cahier d'inventaire. Quelques mois plus tard, une lettre de Roland Grünwald, chargé du département d'Océanie au musée d'ethnographie du Trocadéro, remerciait chaleureusement des Granges et lui indiquait que madame de Ganay venait de lui transmettre les précieux renseignements qu'elle avait pu recueillir à son sujet :

« C'est une pièce de toute beauté dont la valeur scientifique s'augmente considérablement pour nous du fait de la note qui l'accompagne à présent. »
(Lettre référence 422, du 26 mars 1936, archives de madame Jacqueline des Granges)

- 33 La date d'envoi de cette lettre doit être mise en relation avec celle du tampon du musée, 27 mars 1936, imprimé sur la lettre de Marinoni qui avait du être envoyée par madame de Ganay d'un lieu d'escale de *La Korrigane*. Le numéro MH.35.101 se trouve d'ailleurs inscrit sur un coin de la lettre, ce qui indique que les « précieux renseignements » proviennent bien de cette lettre. Ce n'est que quelques années plus tard, lors de l'inscription à l'inventaire du musée de l'Homme du don Gomichon des Granges, que la fiche de terrain fut corrigée au crayon par Monique de Ganay et que le nom « *grand tabuprovenant de l'îlot de Vao* » fut inscrit finalement à la suite des sept autres objets³¹ sous le numéro MH.38.42.8. L'envoi précipité de la sculpture *turu kuru* sur le *Commissaire Ramel* pourrait s'expliquer par le fait que Maître des Granges avait un ami, Paul Langlad³², qui travaillait comme médecin sur les navires de la Compagnie des messageries maritimes. Il lui servait d'intermédiaire pour les envois d'objets à Paris, via Marseille. Maître des Granges aurait ainsi profité du départ de Paul Langlade sur ce navire pour accompagner l'œuvre.

Photo 7. – Kirk Huffman présentant la sculpture *туру кuru* au museum fur Volkerkunde de Bâle en 1997



(© C.Coiffier)

Conclusion

- 34 En 2008, nous avons essayé de savoir se qu'était devenu l'enfant qui se trouvait dans les bras d'Eugène Gardel sur l'ancienne photo de 1929 (Coiffier, 2001 : 49). Nous avons écrit à la fille de celui-ci, Yvette Gardel, qui nous a aimablement répondu et raconté l'histoire suivante. Dans les années 1925, son père venait d'acheter un nouveau bateau qui lui servait à naviguer dans les îles voisines pour y recruter de la main-d'œuvre pour sa plantation. Il avait baptisé ce bateau le Zigomar. Un jour qu'il se trouvait sur la côte est de Malakula, au village de Litzlitz, il recueillit un enfant qui avait des problèmes familiaux et il proposa de l'emmener pour l'élever sur sa plantation. Il lui donna le nom de son bateau, Zigomar, qui se transforma selon la prononciation locale en Sikoma. Lorsque l'enfant eut quinze ans, celui-ci manifesta le désir de retourner dans son île car il voulait y être circoncis après avoir sacrifié un cochon. Gardel l'y ramena donc peu avant la guerre du Pacifique lors d'un voyage de recrutement. En juillet 2008, lorsque nous arrivâmes au village de Lakatoro, nous nous renseignâmes sur l'existence d'un certain Sikoma et nous apprîmes que celui-ci venait de décéder en 2007 à près de quatre-vingts ans. Il serait né à Malo où sa mère, originaire de Teneven (Malakula), résidait. Son nom coutumier était Tesrak et son père biologique aurait été de Vao, mais il aurait été donné à la famille de Bob de Metenesel. Si bien qu'il se trouvait revendiqué tant par les gens de Vao que par ceux du clan de son père adoptif originaire de Metenesel près de Lambumbu (sur la côte ouest de Malakula). Il se maria avec Sara de Laravat dont il eut huit enfants. Il était très populaire à Lakatoro car il fut l'un des premiers hommes de la région à savoir conduire

un camion. Une pointe rocheuse au sud-est de l'île de Malakula, anciennement appelée Marinas Point porte dorénavant le nom de Sigoma Point car il avait failli se noyer à cet endroit en 1991.

- 35 Ainsi Sikoma Tesrak incarne, tout comme la grande sculpture *turu kuru* à côté de laquelle il fut photographié bien malgré lui, l'ambivalence d'origines conjointes des îles de Malakula et de Malo. La double apparence de cette sculpture *turu kuru* illustre par excellence le dynamisme des processus créatifs des peuples du Vanuatu qui savent depuis longtemps réinterpréter continuellement leurs diverses traditions pour les intégrer à une actualité toujours renouvelée. Elle est également une représentation de la haute conscience politique des hommes de haut-grade de cette époque pour transcender les éventuels conflits ou pour les éviter en choisissant une solution médiane. L'exposé de cette enquête montre l'intérêt des recherches conjointes tant dans les archives que sur le terrain pour retrouver l'origine d'une œuvre et reconstituer l'histoire de sa collecte. Les musées conservent des archives en grand nombre qui ne demandent qu'à être exploitées et analysées en les confrontant aux réalités du terrain. Il serait souhaitable que ce type de recherche puisse être développé. Nous ferons dans un prochain article une étude de la muséographie de cette œuvre qui, après avoir été présentée dans diverses expositions (photo 7), se dresse dorénavant dans le nouvel espace du palais des Sessions au Louvre dédié aux « Arts Premiers », devant une cimaise, comme un ambassadeur de l'art du Vanuatu en Europe.

Nous tenons à remercier Ralph Regenvanu, ancien membre du comité scientifique de la recherche au Vanuatu, et Marcellin Abong, directeur du Centre culturel du Vanuatu qui nous ont accordé les autorisations nécessaires pour accomplir cette mission. Nous remercions également pour son aide précieuse, Numa Freg Longga, directeur du centre culturel de Malakula à Lakatoro. En France, nos remerciements s'adressent aux responsables des deux institutions qui ont financé cette mission au Vanuatu, Pierre Robbe, directeur du laboratoire Anthropologie de l'objet du Muséum national d'histoire naturelle et Anne-Christine Taylor, directrice du département Recherche et Enseignement du musée du quai Branly, ainsi qu'à son président, Stéphane Martin. De nombreuses personnes nous ont aidés à réaliser cette étude et nous leur adressons nos remerciements les plus sincères : Vianey Atpatoun, Jacqueline des Granges, Paul Jacquier, Jean-Christophe Galipaud, Roger Gardel, Yvette Gardel, Marie-Claude Kaddour-Gardel, Ismet Kurtovitch, Dominique Lemoine, Robert Mazoyer, Nicolai Michoutouchkine, Josias Moli, son épouse Minnie Moli Nisco et son neveu Hilton, Stéphane Pannoux, Max Shekleton, chef Takao, Jacqueline et Jean-Marie Vasseur, Nike Nike Vurobaravu, Fred Vurobaravu, Élisabeth Vesubemalum, Worahese et sa famille.

- 36 La sculpture est vraisemblablement passée successivement entre les mains de neuf personnes et institutions :
- 37 La documentation concernant cette sculpture accumulée depuis près de quatre-vingt-dix ans, provient de nombreux informateurs européens et ni-vanuatu dont voici la liste non exhaustive :
- 38 LAYARD John, 1942. *Stone Men of Malakula, Vao*, Londres, Chatto & Windus.

BIBLIOGRAPHIE

- CHARLEUX Michel, 1977 (été). Nouvelles Hébrides de jadis, *Niu Hebridis blong bifo*, Port Vila, *Journal Nabanga*, p. 17.
- CHARPENTIER Pierre, 1978. La statue de l'homme bleu, Paris, Archives du musée du quai Branly, 4 pages dactylographiées, 2 croquis.
- COIFFIER Christian, 1988. *Traditional architecture in Vanuatu*, Suva, Published by the Institute of Pacific Studies and the Vanuatu Extension Centre of the University of the South Pacific.
- , 2000. Sculpture de l'île de Malo, in J. Kerchache, *Sculptures, Afrique, Asie, Océanie, Amériques*, Paris, RMN/musée du quai Branly, pp. 274-278.
- COIFFIER Christian (éd.), 2001. *Le voyage de La Korrigane dans les mers du Sud*, Paris, Hazan/MNHN.
- DAVENPORT H. William, 2005. *Santa-Cruz Island Figure Sculpture and its social and ritual contexts*, Philadelphia, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology.
- DOUCERE Victor, 1924. *Notes ethnologiques sur les populations indigènes des Nouvelles-Hébrides*, Paris/Lyon, Imprimerie catholique Emmanuel Vitte.
- GUIART Jean, 1949. Les effigies religieuses des Nouvelles-Hébrides, *Journal de la Société des Océanistes* V (5), pp. 51-86.
- , 1958. *Espiritu Santo (Nouvelles Hébrides)*, Paris, Librairie Plon.
- , 1963. *Océanie*, Paris, Gallimard, l'Univers des Formes.
- , 1965. *Nouvelles-Hébrides*, Auvers-sur-Oise, Archee Éditeur, Mondes et Cultures.
- HARRISON Tom, 1937. *Savage Civilisation*, London, Victor Gollancz Ltd.
- HUFFMAN Kirk, 1996. Échanges, liens culturels et droits d'auteur : leur importance dans les arts du Vanuatu, in J. Bonnemaïson, K. Huffman, Ch. Kaufmann et D. Tryon (éds), *Vanuatu Océanie. Arts des îles de cendre et de corail*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, pp. 190-203.
- , 1997a. Manger le *nalot* avec les ancêtres, in Annick Notter (éd.), *La découverte du paradis Océanie, Curieux, navigateurs et savants*, Paris, Somogy Éditions d'art, pp. 215-218.
- , 1997b. Eating with the ancestors, a rare plate from Malo, Northern Vanuatu, *The Journal of the Pacific Arts Association* 15-16, pp. 37-41.
- , 2005. *Traditional Money Banks in Vanuatu. Project Survey Report*, Port-Vila, UNESCO/ Vanuatu National Cultural Council.
- , 2009. Effigie mortuaire *rambaramp*, île de Malakula, Vanuatu, in Yves Le Fur (éd.), *Musée du quai Branly, La Collection*, Paris, Skira Flammarion/musée du quai Branly, pp. 272-275.
- , 1951. The pilgrimage to Oba: an Atchin sex-initiation rite, in Felix Speiser, *Südseestudien. South Seas Studies, Memorial volume Felix Speiser*, Basel, pp. 331-356.
- MACCLANCY Jeremy, 2002. *Faire de deux pierres un coup, une brève histoire du Vanuatu jusqu'à l'indépendance*, traduit de l'anglais par Stéphane Camille, Port-Vila, Centre culturel de Vanuatu.

- MILLER Graham J., 1990. *A History of Church Planting in the Republic of Vanuatu. Santo and Malo: 1886-1948*, Live-Book 7.
- MONNIER Paul, 1995. *Apôtres des Nouvelles Hébrides*, Nouméa, Société d'études historiques de Nouvelle-Calédonie, Publication 54.
- O'REILLY Patrick, 1949. Une sculpture des Nouvelles-Hébrides au Musée de la France d'Outre-Mer, *Journal de la Société des Océanistes* v (5), pp. 192-194.
- , 1957. *Hébridais, Répertoire bio-bibliographique des Nouvelles-Hébrides*, Paris, Société des Océanistes, Publications de la Société des Océanistes 6.
- , 1972. Une belle figure hébridaise, Me Gabriel Gomichon des Granges, 1904-1971, *Journal de la Société des Océanistes* XXVIII, 34, pp. 86-90.
- PATERSON David Levingston, 1904 (avril). article, Port Vila, *New Hebrides Magazine*.
- RALLU Jean-Louis, 1985. Géographie des relations matrimoniales dans le nord Malakula, *Journal de la Société des Océanistes* XLI, 81, pp. 193-205.
- SHINEBERG Dorothy, 2003. *La main-d'œuvre néo-hébridaise en Nouvelle-Calédonie, 1865-1930*, Nouméa, Société d'études historiques de Nouvelle-Calédonie, Publication 61.
- SPEISER Felix, 1990. *Ethnology of Vanuatu, an early twentieth century study*, Bathurst (Australia), Crawford House Press.
- VAN DEN BROEK d'OBRENAN Charles, 1939. *Le voyage de La Korrigane*, Paris, Payot.
- VASSEUR Jacqueline et Jean-Marie, 2001. L'histoire de Turukuru, Paris, archives du Musée du quai Branly, 3 pages dactylographiées.

ANNEXES

Annexe 1

- 1 - Kana supé
- 2 - Mole Hanghavulu
- 3 - Sikeala Worahese
- 4 - Jean Jacquier (Loli)
- 5 - G. Marinoni
- 6 - Gabriel Gomichon des Granges
- 7 - Les membres de l'expédition de *La Korrigane*
- 8 - Musée de l'Homme
- 9 - Musée du quai Branly

Annexe 2

- 1 - Révérend Paterson (photo) 1920 ?
- 2 - Famille Gardel (photo) 1929
- 3 - Gabriel Gomichon des Granges 1935

- 4 - Charles et Régine van den Broek 1935
- 5 - Etienne et Monique de Ganay 1935
- 6 - G. Marinoni 1935
- 7 - Jean Guiart 1949, 1963, 1965
- 8 - Michel Charleux 1977, 1978
- 9 - Marcel et Jean Jacquier 1977-1978
- 10 - Mme veuve Gardel 1977-1978
- 11 - Chef Mataloué d'Abakourrah 1977-1978
- 12 - Pierre Charpentier 1978
- 13 - Jean-Christophe Galipaud 1997
- 14 - Jacqueline et Jean-Marie Vasseur 2001
- 15 - Worahese (petit-fils de SikeWrahese) 2001
- 16 - Christian Coiffier 2008
- 17 - Paul Jacquier 2008
- 18 - Marie-Claude Kaddour-Gardel 2008
- 19 - Chef Takao d'Aoré 2008
- 20 - Yvette Gardel 2008
- 21 - Jean-Marcel Jacquier (Cape) 2008
- 22 - Kirk Huffman 2000, 2008

NOTES

1. L'expédition française de *La Korrigane* comprenait cinq membres : deux couples, Étienne et Monique de Ganay, Charles et Régine van den Broek d'Obrenan, ainsi qu'un célibataire, Jean Ratisbonne. Un équipage de neuf marins bretons assurait les différentes tâches à bord du yacht. Ils quittèrent Marseille le 28 mars 1934 pour y revenir plus de deux ans plus tard le 17 juin 1936, après avoir accompli un voyage de circumnavigation autour du monde au cours duquel ils collectèrent plus de 2 800 objets ethnographiques.
2. Cette graphie se trouve dans le rapport Charpentier de 1978 mais nous lui préférons celle de *туру кuru* (Vasseur, 2001) donnée par les membres de la famille Vurobaravu. Cette expression *туру кuru* serait plutôt une description de la sculpture, soit la traduction locale en *bislama* de « *I stanap i drae* », en français, « Il est debout en permanence ».
3. L'île d'Ambae est en partie peuplée d'une population d'origine polynésienne qui aurait survécu à la destruction par un cataclysme de son territoire qui était situé sur une île voisine actuellement disparue. L'île d'Ambae était parfois appelée Aoba dans les textes anciens, d'où la fréquente confusion avec l'île d'Aore (*cf. infra*).
4. L'original n'existe sans doute plus car, selon Marie-Claude Gardel, toutes les photographies de sa famille ont été abandonnées sur place à Malo lors de l'expulsion de son grand-père, avec les autres planteurs français, au moment de la tentative de sécession de l'île de Santo après l'indépendance du Vanuatu en 1980.

5. Nous adopterons la graphie Asavakasa relevée sur les cartes les plus récentes.
6. Ce toponyme est formé à partir du terme *maranda* qui, dans la langue du sud-est de Malo, désigne un cochon castré.
7. Le père Godefroy évoque les rites funéraires d'un homme dénommé Meltelum (Layard, 1942 : 236), dont on peut peut-être envisager qu'il s'agit du même homme.
8. À Malo, les sculpteurs sur bois locaux étaient, eux, spécialisés dans la fabrication de plats pour la nourriture préparée de façon *nalot* pour constituer une sorte de flan constituée d'ingrédients (ignames, taros, bananes, fruits d'arbre à pain) râpés, écrasés et cuit avec du lait de coco (Huffman, 1997a et b). Il était interdit de les regarder travailler, sauf si l'on achetait le droit de « surveiller » (Vasseur, 2001 : 1).
9. Il s'agit peut-être de Meltek Tineat dont le nom est évoqué par le Père Jean-Baptiste Jamond qui arriva à Vao en 1901 (Monnier, 1995 : 147). Le titre de Meltek, Melteg ou Melte, correspond au plus haut rang de la hiérarchie des grades de Vao (Layard, 1942 : 432). Dans l'île d'Aore, le terme *Mwélé* (*Cycas sp.*) désigne le titre qui correspond au plus haut grade (*cf. infra*).
10. Ce rapport insiste à plusieurs reprises sur la distinction entre *big-man* haut gradé et chef.
11. Écossais d'origine, il devait ses prénoms à l'admiration que ses parents portaient au fameux missionnaire-explorateur de l'Afrique de l'Est, David Livingstone (Miller, 1990 : 62).
12. Estimée à 3 000 habitants en 1890 par le révérend Landels, la population de l'île de Malo déclina régulièrement : selon le révérend Paterson, de 1 300 habitants en 1903, elle passa à 600 en 1920 (Miller, 1990 : 40, 86).
13. Cette vente fut signée et actée devant les deux délégués français et britannique du Condominium.
14. Le prix du coprah passa ainsi de vingt-deux à trois livres la tonne en 1925 (Mc Clancy, 2002 : 107) et ne fit que diminuer dans les années de crise qui suivirent.
15. Nous reprenons le terme « les Korrigans » qui était couramment utilisé par les membres de l'expédition pour se dénommer.
16. Le 2 juin 1935 sur l'agenda de Monique de Ganay, (collection particulière de la famille de Ganay).
17. Lettre référence 442 du 7 mars 1934 (archives de Jacqueline des Granges).
18. Le 23 mai 1935 sur l'agenda de Monique de Ganay (collection particulière de la famille de Ganay).
19. C'est lui qui, en 1961, participa financièrement à la fondation du premier Centre culturel de Port-Vila auquel il fit don de diverses pièces.
20. Lettre n° 1724 du 23 mai 1935 (archives du MNHN). Le navire Commissaire Ramel faisait un aller-retour entre Nouméa et Marseille deux fois par an.
21. Il s'agit de l'île d'Ambae (*cf.* note n°3 et *infra*).
22. Il s'agissait de trois sagaies (Big nambas), deux couteaux à laplap en bois (Small nambas), des sonnailles de chevilles en graines évidées et un casse-tête en bois.
23. Photographie n°46-1419-18. Réf. PP0036158 de la photothèque du Musée du quai Branly.
24. Sculpture provenant de la place danse de danse Pete-hul à Vao (Collection du MQB n°71.1949.2.1).
25. Du 12 au 22 juin 1935 sur l'agenda de Monique de Ganay (collection particulière de la famille de Ganay).
26. Davenport (2005 : 30, 96) évoque la personnalité de cet homme, le Captain Fred Louis Jones, qui fut le pourvoyeur de très nombreux objets d'art locaux pour les collectionneurs privés et les musées anglo-saxons.
27. Le 27 juin 1935, Monique de Ganay note sur son agenda : « Lettres Rivière, Marinoni » (collection particulière de la famille de Ganay).
28. Les informations provenant de la lettre de Michel Charleux du 20 février 1978 accèdent cet achat par Marinoni.
29. Mazoyer était un planteur de l'île d'Aoré qui travaillait parfois comme recruteur de main-d'oeuvre pour la plantation de Gomichon des Granges (Huffman, 2009 : 272).
30. *Cf.* Liste des caisses d'objets ethnographiques envoyées en France (archives de la famille de Ganay).
31. Ces pièces, dont la liste figure dans la note n°22, furent enregistrées sous les numéros d'inventaire n°38.42.1 à 38.42.8 sur la fiche intitulée don des Granges.
32. Lettre du 31 octobre 1938 adressée par l'intermédiaire du Dr. Laine (archives de Jacqueline des Granges).

RÉSUMÉS

Une sculpture anthropomorphe en bois fait depuis dix années l'admiration des visiteurs du musée du Louvre. Voici plus d'un siècle, elle se dressait dans un petit hameau de l'île de Malo au Vanuatu où elle était honorée et vénérée. Les vicissitudes de l'histoire coloniale et la compétition entre les missionnaires de diverses confessions ont changé radicalement la destinée de cette sculpture. Ses origines demeurèrent longtemps ignorées après son transport en France en 1935 par l'intermédiaire des membres de l'expédition de *La Korrigane*. Cet article fait le point sur l'ensemble des recherches accomplies ces dernières années sur le terrain et dans diverses archives au sujet de l'histoire mouvementée de cette œuvre.

An anthropomorphous sculpture in wood has filled visitors to the Louvre with admiration for ten years. Over a century ago now it stood in a little village on the island of Malo in Vanuatu where it was honoured and venerated. The vicissitudes of colonial history and the competition between the missionaries of various denominations radically altered the destiny of this sculpture. Its origins remained unknown for a long time after it was brought to France in 1935 through the intermediary of the members of *La Korrigane* expedition. This article examines and sums up all of the research that has been carried out over the last few years both on the spot and in various archives devoted to the eventful story of this work.

INDEX

Keywords : anthropomorphous sculpture, Blue Man, Malo, Turu Kuru, Vanuatu, Vao

Mots-clés : Homme bleu, Malo, sculpture anthropomorphe, turu kuru, Vanuatu, Vao